

## MEP 2007 – SESSION 5 ARCHEOLOGIE FUNERAIRE

### BILAN ET SYNTHESE

**Emilie Portat**

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, UMR 7041ArScAn

ATER Université du Maine, UFR d'Histoire

eportat@gmail.com

L'archéologie funéraire, encore nommée anthropologie de terrain, archéo-anthropologie funéraire, bio-archéologie, ou plus justement archéo-thanatologie, s'entendait ici dans le sens d'une seule et même entreprise de recherche à savoir celle de l'étude des morts du passé, laquelle ne saurait se faire autrement que dans l'interdisciplinarité. Soit, pour reprendre les mots d'Isabelle Cartron, « utiliser des outils différents au service de l'interprétation d'un même objet de recherche ».

L'effectif important du public l'a confirmé ; ce champ de la recherche nous touche au plus près et nous fascine. Il nous renvoie par le fait à nos propres tabous et angoisses, notre société actuelle ne sachant plus appréhender, comprendre et encore moins gérer la mort. Les transitions d'accompagnement qui marquent le passage d'un état à un autre, permettant la séparation des morts d'avec les vivants tout en leur assurant une survie dans le groupe par la mémoire des ancêtres ne sont plus opérantes. La mort n'est plus perçue comme faisant partie intégrante de la vie ; elle n'est plus conçue comme la fin d'une existence nécessitant un accompagnement social du deuil des vivants, mais comme une maladie incurable et révoltante. Nous sommes ainsi dans une société de vivants qui n'échange plus avec ses morts et n'est donc plus préparée à accueillir la mort.

Et, paradoxalement, la conscience de la mort est une de nos composantes en tant que groupe humain.

En Europe occidentale, cet éloignement d'avec nos morts prend ses racines à la fin du Moyen-âge pour se cristalliser au XVIII<sup>e</sup> siècle avec la nécessité d'exclure les cimetières aux yeux des vivants. La fracture s'est définitivement opérée avec la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale et la perte de l'accompagnement social du deuil en tant que passeur entre monde des morts et monde des vivants. De là, la nécessité de prendre la mesure de ces relations perdues et de les mettre en perspective avec le fonctionnement des sociétés du passé.

Ces sociétés du passé ont été prises ici dans un Moyen-âge au sens large s'étendant de l'Antiquité tardive à la fin de l'Ancien régime, voire à la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale selon le thème abordé.

Il s'avérait bien évidemment plus que nécessaire, indispensable, de prendre en compte les sépultures « modernes » pour ce qu'elles apportent en tant que telles, qu'elles soient dissociées ou non des sépultures dites « médiévales ». Elles ne doivent définitivement plus être prises pour éléments insignifiants et/ou importuns empêchant d'accéder plus rapidement aux seules sépultures dignes d'intérêt archéologique sous le prétexte qu'elles seraient moins renseignées par les textes que les premières.

D'autre part, en ce qui concerne le monde funéraire, nous sommes à peu près dans un même espace chrono-culturel entre la fin du Moyen-âge et la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il était donc essentiel d'approcher ce phénomène des relations particulières des vivants avec leurs morts dans sa globalité.

De l'étude de l'entrée des morts en ville à celle des cimetières habités ou celle des sépultures dispersées dans l'habitat, monde des morts et monde des vivants semblent perméables l'un avec l'autre, identiques au fonctionnement entre ici-bas et au-delà. Il serait cependant bien réducteur d'étudier ce monde des morts uniquement à travers le prisme du religieux et d'en perdre de vue les liens coutumiers et matériels qui le

composent également. La relation de l'Homme médiéval à la mort et à ses morts ne peut en effet être comprise si l'on dissocie la dimension matérielle de la dimension religieuse.

Jusque dans les années 1980, en France tout au moins, les archéologues étudiaient encore trop souvent la mort et non les morts qu'ils laissaient aux anthropologues. Il a fallu que les anthropologues considèrent le squelette en tant qu'objet archéologique inséparable d'un contexte et que les archéologues raisonnent les études anthropologiques en termes de questionnements historiques pour pouvoir conjuguer les deux. Cela a été facilité par les grandes fouilles de l'archéologie préventive, des sépultures collectives, des vastes nécropoles mérovingiennes, des sépultures de crise, qui toutes ont enrichi le corpus à notre disposition depuis une vingtaine d'années.

En l'état actuel de la recherche nous sommes ainsi passés de l'étude de la mort à celle des morts.

L'étude de cette « parenthèse chrétienne » comme imbrication de la société des morts dans celle des vivants et vice-versa doit donc être mise en perspective dans un questionnement de société et dans un cadre historique précis.

Un tel objet de recherche fait évidemment appel à des champs disciplinaires variés. L'archéologie funéraire médiévale ne saurait être réduite à une simple technique de terrain et de laboratoire mais doit se voir comme une science humaine à part entière.

La session « archéologie funéraire » de ce colloque s'est ainsi voulue diachronique et interdisciplinaire sans toutefois être organisée autour d'une problématique précise afin de rester ouverte à tous. Le principal enjeu était de prendre la mesure de cette « archéologie des morts » au service de celle des vivants afin de répondre à la question suivante : ces espaces funéraires ont-ils un sens historique ?

Les communications devaient offrir la possibilité de réflexions autour de la gestion de la mort et des morts, de la sépulture, des lieux d'inhumation, etc. Outre le questionnement

autour de la sépulture, la session proposait une analyse générale de cette société des morts par l'étude des ossements, mais aussi celle des textes, du mobilier funéraire, et des structures funéraires.

Bien entendu doit être considéré le délicat problème de la représentativité des échantillons et de la prudence avec laquelle ils doivent être interprétés.

Etaient attendues des réflexions variées autour d'éléments amenant à une meilleure compréhension de la société et de son rapport à la mort et à ses morts.

- Diversité des espaces funéraires : nécropoles du haut Moyen-âge, espaces funéraires privés, cimetières paroissiaux, sépultures dans l'église, caveaux funéraires, cimetières de maladrerie, cimetières d'hôtel-Dieu, cimetières claustraux, etc.

- Gestion de la mort : quelle gestion pour quelle mortalité ? Sépulture individuelle, multiple ou collective, sépulture de « crise », sépulture de « relégation » ? Mise en évidence d'un éventuel déterminisme sexuel, d'âge et/ou de critères sociaux dans la gestion de la mort par l'étude du recrutement de la population considérée et des zones d'inhumation.

- Structuration de l'espace funéraire : marqueurs de surface, espaces de circulation, habité ou non, éléments de structuration interne.

- Nouvelles perspectives : amélioration des méthodes de datation, développement des études ADN, recherches en cours sur la diagnose sexuelle des immatures et l'estimation de l'âge au-delà de 30 ans, etc.

Les propositions de communications envoyées ont permis de rassembler les interventions autour de 5 thèmes. Il était impossible, de part la diversité des propositions à la fois dans l'espace et dans le temps, mais aussi de part le côté diachronique de certaines interventions, de proposer une session qui se serait organisée selon un axe chronologique ou géographique. Il a donc été décidé d'organiser cette session autour de thèmes à l'intérieur desquels une logique chronologique et géographique a été respectée.

La 1<sup>ère</sup> journée a été abordée avec un en clin d'œil au titre de ce colloque : « Christianization on the road. Une terre des morts entre héritages et acculturation ». Nous avons voyagé de la Norvège à l'Italie lombarde en passant par la Belgique pour prendre la mesure de la christianisation dans une Europe en mouvement. Quel que soit le pays, il ressort de ces communications, non seulement que l'apparition de la chrétienté diffère dans le temps et l'espace, mais bien plus, qu'il convient de faire une révision de tout ce qui a pu être écrit auparavant, notamment en ce qui concerne l'Italie lombarde. Cette christianisation ne s'est évidemment pas faite d'un coup. Différentes « tribus », différents peuples, païens comme chrétiens, cohabitent sans uniformité et sans que se pose le moindre problème ; à tel point qu'il est parfois difficile de faire la distinction entre inhumations chrétiennes et païennes. Les différences s'opèrent plutôt au niveau des « tribus ». Il ressort de ces communications que se poser la question des derniers temps du paganisme et des premiers temps du christianisme n'est pas pertinent puisqu'il n'y a quasiment pas de preuve archéologique. Peu pertinent également de se demander si la population considérée est chrétienne. Bien souvent lorsque l'on est en Terre Chrétienne le présumé est que le cimetière l'est aussi. Or, il a été démontré que même si le roi, le chef, tout ce que l'on veut, est chrétien, la population continue à avoir des pratiques non chrétiennes. On retrouve la même problématique dans le questionnement sur la formation des paroisses et le rôle de l'Eglise dans la formation du village avec l'exemple de Froidlieu. Ces 3 communications ont montré, et c'est là leur intérêt, que cette question ne cesse de se complexifier et doit être dépoussiérée de ses anciens schémas avant d'être abordée sous un angle nouveau. La question des 1<sup>ers</sup> temps de la chrétienté est bel et bien un axe de recherche à privilégier par la recherche archéologique, et ce au niveau européen.

Le thème 2 traitait plus spécifiquement des pratiques funéraires dans leur ensemble et des différentes modalités de gestion de la mort et des morts. Les communications ont permis, dans des espaces géographiques bien différents (de la province ecclésiastique de Bordeaux à Signuta en Suède avant de revenir sur Toulouse), de préciser le vocabulaire à utiliser par tous en archo-anthropologie ainsi que rappeler et affiner des outils méthodologiques permettant une meilleure compréhension du monde des vivants par l'étude du monde des

morts. Ainsi a-t-il été question de « la réutilisation funéraire d'un emplacement sépulcral », notion bien moins réductrice et surtout moins subjective que les termes de « vidange », « réutilisation » ou encore « pillage ». Comme l'a justement avancé Yves Gleize dans sa communication il faut penser la vision culturelle des morts et des ossements comme un modèle polyfactoriel. Il a été émouvant pour les anthropologues français de voir appliquées pour la 1<sup>ère</sup> fois en Suède, avec soin et succès, les méthodes de l'anthropologie de terrain mises en place par le laboratoire d'anthropologie de l'université de Bordeaux 1 et de pouvoir échanger nos points de vue sur les modalités de l'application de ces méthodes avec d'autres chercheurs. Il est toujours utile d'avoir un œil neuf afin de rafraîchir la discipline et de prendre le recul nécessaire par rapport à nos méthodes ; recul que nous, chercheurs français, n'avons parfois plus assez.

Les présentations des fouilles du cimetière Saint Michel à Toulouse et de l'espace sépulcral du couvent des cordeliers à Villefranche-sur-Saône ont permis, à l'échelle d'un site, de mesurer l'évolution des pratiques funéraires sur la longue durée (avec notamment l'utilisation de caveaux funéraires et de charniers comme lieux de dépôt de cadavres et de vidange de cimetières) ainsi que de poser une série de questions s'inscrivant dans les problématiques de la recherche actuelle : attraction de l'église par le cimetière et vice-versa, place des très jeunes enfants dans la société des morts à la fin du Moyen-âge, etc. Enfin, nous avons été captivés par la question de la préservation des corps au Moyen-âge et nous avons désormais compris la nécessité de formater notre propre disque dur interne rempli depuis notre enfance de fichiers « virussés » concernant l'embaumement en Egypte. Tout est à faire pour le Moyen -âge (qui s'entend ici encore dans un sens large jusqu'au XIX<sup>e</sup>) ; c'est un sujet encore totalement inconnu. Nous profitons de cette tribune pour vous demander de contacter Patrice Georges (INRAP Midi-Pyrénées nord) si, en fouille, vous trouvez un sternum scié (sternotomie : moyen d'aller chercher le cœur permettant par la suite une reconstitution du corps afin de l'exposer ce que permet moins la thoracotomie).

La 2<sup>de</sup> journée a permis d'appréhender 3 thèmes.

Nous avons commencé par la gestion de la mort en contexte conventuel en nous rendant en France et en Russie avant de rester en Russie pour nous interroger sur le traitement

funéraire comme miroir d'une stratification sociale. L'intervention de Magali Detante sur l'évolution de l'espace sépulcral du couvent des cordeliers de Villefranche-sur-Saône a posé la question de l'attraction des espaces conventuels pour l'inhumation des laïcs, ce qui, bien évidemment, ne se fait pas sans heurts avec le clergé local. C'est en effet une problématique majeure dans tout le questionnement sur les relations entre clergé séculier et régulier, non seulement en ce qui concerne le prix de la terre, mais également pour la notion, trop peu appréhendée en archéologie, de l'élection de sépulture par les laïcs ; les sources écrites, nombreuses sur le sujet, doivent être confrontées aux sources de la terre si l'on veut comprendre la relation des vivants à leur propre mort.

Les discussions concernant ces communications sur des espaces sépulcraux de la fin du Moyen-âge et de l'Époque moderne ont évidemment insisté sur la nécessité et l'obligation, lorsque l'on peut, de faire une étude détaillée en archives. C'est dans l'interdisciplinarité que nous ferons avancer la recherche historique.

C'est ce qu'a parfaitement illustré la présentation de Asya Engovatova avec l'étude de la nécropole des XIV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles du monastère de Sergiev-la-Sainte-Trinité en Russie pour laquelle ont été menées conjointement des études épigraphiques, archéologiques, anthropologiques, iconographiques, archivistiques mais également palynologiques. Toutes ont concouru à la compréhension de cet espace dans son ensemble et sur la longue durée. De la nécessité de l'interdisciplinarité encore et toujours, en Russie cette fois-ci au tout début du Moyen-âge, pour proposer le traitement funéraire de la société des morts comme un miroir, certes complexe, d'une stratification sociale de la société des vivants.

Nous avons également assisté au rhabillage d'une défunte normande dans sa tombe grâce à des études textiles précises confrontées à l'iconographique et aux découvertes archéologiques les plus récentes avant d'entreprendre un long voyage à la poursuite de Saint Adalbert en Pologne avec pour armes les sources écrites, cartographiques et archéologiques.

La conclusion a été donnée par la présentation du programme de recherche interdisciplinaire, entre sources écrites, archéologiques et anthropologiques, mis en œuvre par le laboratoire d'archéologie médiévale de l'université Bordeaux 3 (Ausonius) et le Laboratoire d'Étude des Populations du Passé de Bordeaux 1/CNRS intitulé « Identité(s) et

Mémoire(s) des populations du passé ». Dominique Castex, Isabelle Cartron et Henri Duday nous ont ici rappelé, et c'est sur ce point que je terminerai, que « l'Histoire c'est la Mémoire » qui est elle-même facteur de cohésion sociale et que pour l'appréhender il est indispensable de travailler à travers différents champs disciplinaires.

Interdisciplinarité et non pluridisciplinarité sera donc le mot de la fin, que ce soit à l'échelle de l'histoire d'un site (« microarchéologie ») ou lors d'études sérielles, l'un n'excluant pas l'autre à condition de penser en termes d'échelles.

Et enfin pour conclure nous nous sommes accordés, chercheurs de tous horizons, sur un consensus : l'archéologie funéraire médiévale ne peut se concevoir qu'à l'échelle d'un grand Moyen-âge tel qu'il a été défini en introduction, pouvant s'étendre jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, tant les schémas de pensée qui sous-tendent les gestes des vivants envers leurs morts fonctionnent selon des modalités identiques jusqu'à l'explosion et les chamboulements introduits par la 1<sup>ère</sup> Guerre Mondiale.

Le Moyen Âge est mort ! Vive le Moyen Âge !